

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

REVUE
ENCYCLOPÉDIQUE

Directeur : Claude AUGÉ



N° 113 — Juillet 1916

SOMMAIRE

Adjudant Benoît (L') [Litt.], par M. F. GUIRAND.
Alsace-Lorraine (DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ALSACIENS-LORRAINS EN 1871) [Hist.], par M. M. DESVALINES.
Arménie (Hist. et Géogr.), par M. H. FROIDEVAUX.
Automobiles (DISPOSITIFS PERMETTANT AUX MUTILÉS DE CONDUIRE LES), par MM. G. LAINEL et C. DUBOSC.
Bacelli (Guido) [Biogr.], par M. G. BOUCHENY.
Bugatti (REMBRANDT) [Biogr.], par M. T. LECLÈRE.
Décès aux armées ou dans d'autres circonstances de guerre. (ACTES DE DÉCÈS. DROITS ET HONNEURS ATTACHÉS AUX ACTES DE DÉCÈS. LIEUX DE SÉPULTURE. CONSTITUTION DE LA TUTELLE OU D'UNE SURVEILLANCE RÉGULIÈRE DES ORPHELINS. RÈGLES APPLICABLES AUX SUCCESSIONS) [Dr.], par M. LOUIS ANDRÉ.
Eclairage public (LA HAUSSE DES CHARBONS ET LES CONCESSIONS D') [Dr. adm.], par M. P. PENCIOLELLI.

Entente cordiale (L') [Hist. et Litt.], par M. JACQUES BOMPARD.
Feu (LA LUTTE CONTRE LE), par M. MARCEL MOLINIÉ.
Finances de la Guerre (PREMIER TRIMESTRE DE 1916), par M. A. MOIREAU.
Guerre en 1914-1916 (LA) [Suite], par M. JULES GERBAULT.
Labbé (LÉON) [Biogr.], par le D^r HENRI BOUQUET.
Latin (LA PRONONCIATION DU), par M. MAURICE ENOCH.
Neutralité (DE LA) [Suite]. (LA NEUTRALITÉ SUR MER, EN DEHORS DES EAUX JURIDICTIONNELLES NEUTRES ET DANS LES EAUX DES BELLIGÉRANTS.) [Dr. intern.], par M. MAURICE DUVAL.
Reims (LA CATHÉDRALE DE) [UNE ŒUVRE FRANÇAISE.] (Hist., B.-arts et Litt.), par M. CARLOS LARRONDE.
Typhus récurrent (Méd.), par le D^r H. BOUQUET.

91 gravures ou cartes. — Ce numéro a 28 pages au lieu de 24.

CARTES DES OPÉRATIONS MILITAIRES : FRONT DE LORRAINE. — ARMÉNIE TURQUE.
 BULLETIN DE LA GUERRE AU JOUR LE JOUR. — PETITE CORRESPONDANCE. — FANTAISIES GRAPHIQUES. (V. pages suppl.)

LIBRAIRIE LAROUSSE. — PARIS

du plateau qui fut le berceau de leur race; à la suite des conquêtes réalisées par leurs vieilles dynasties nationales, ils ont colonisé le pays accidenté qu'est le nord de la Mésopotamie et cette région de l'Ouest où se confondent Arménie et Asie Mineure. Ils ont même poussé jusque sur les bords de la Méditerranée et colonisé, dans les montagnes du Taurus, cette partie de la Cilicie qui porte le nom de « Petite Arménie ». L'Arménie des ethnologues est donc bien plus considérable que l'Arménie des géographes, et elle lui est en partie extérieure.

Toute différente des deux premières est l'Arménie administrative, dont les bornes ont été partout fixées sans tenir compte des données de la géographie physique, ni de la répartition de la race arménienne. Des préoccupations exclusivement politiques ont présidé à l'établissement des circonscriptions différentes entre lesquelles est actuellement partagée l'Arménie: il s'agissait d'assurer la prédominance de l'élément dominant sur l'élément indigène. De là une absence voulue de concordance; de là une extension abusive ou, au contraire, une diminution non moins abusive des véritables limites de l'Arménie ethnique, suivant les cas.

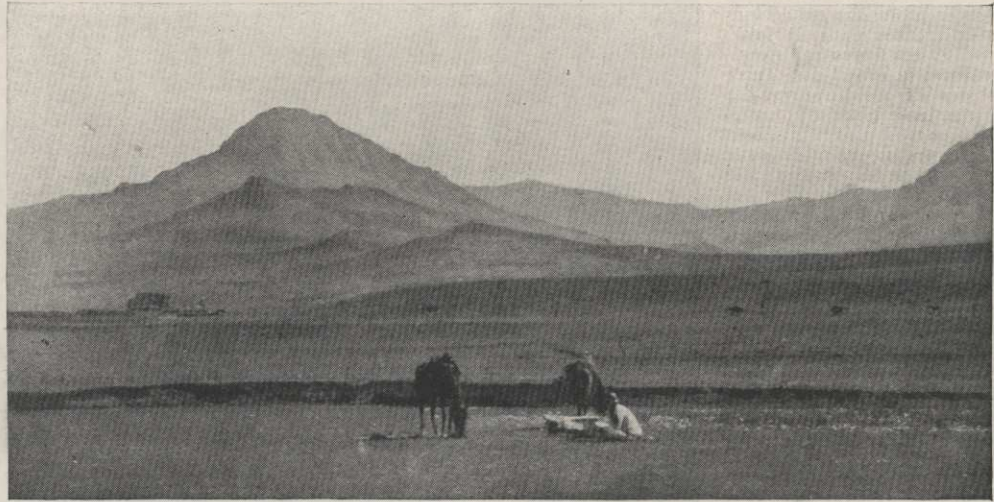
C'est que l'Arménie a cessé d'être, comme naguère, une individualité politique. Comme l'Arménie physique, qui lui est sensiblement inférieure, l'Arménie ethnique est aujourd'hui inégalement partagée entre trois puissances différentes, entre trois empires. Des schahs de Perse relève l'extrême Est du plateau arménien, entre la cuvette lacustre d'Ourmia et la grande rivière Aras ou Araxe. La Russie possède les districts septentrionaux de la contrée, les pays couverts par l'Anti-Caucase jusqu'à la mer Noire et arrosés par l'Araxe dans la majeure partie de son cours supérieur et dans son cours moyen. Le centre, l'ouest et le sud du plateau dépendent de la Sublime-Porte, dont les territoires confinent, au N., à celui de la Russie et, à l'E., à ceux de la Perse.

Coup d'œil géographique sur l'Arménie turque. — Les vicissitudes de la politique ont donc découpé trois Arménies différentes dans l'unité physique dont il a été question tout à l'heure. De ces trois Arménies, la turque est de beaucoup la plus considérable (150.000 kilomètres carrés sur les 300.000 que couvre le plateau), même abstraction faite des territoires extérieurs que l'administration ottomane y rattache abusivement et des pays, peuplés en grande partie d'Arméniens, que l'on y adjoint ethnographiquement et linguistiquement. C'est la région que conquièrent aujourd'hui les Russes, la région,

chaînes qui bordent au nord de l'Anatolie la nappe intérieure de la mer Noire, les projections sud-occidentales de l'Anti-Caucase courant au sud de la chaîne Pontique du Lazistan et les différentes sections du Taurus oriental. Sur un plateau où se croisent, — pour ne pas dire « où se confondent », — tant de systèmes, comment les plissements montagneux ne rayonnaient-ils pas dans tous les sens? Cependant, la direction générale des chaînes est manifestement celle des parallèles, mais avec des infléchissements et des courbures d'une infinie variété, encore que plutôt

chaud, le Poêle); pour le Sitchik, dont le superbe cône glacé, haut de près de 3.200 mètres, est presque entièrement formé de cendres meubles et évoque le souvenir du Vésuve, etc.

c) Parmi tant de massifs montagneux, aux pentes trop souvent arides et dénudées, quelques-uns sont de très importants « lieux des sources », c'est-à-dire des centres remarquables de dispersion des eaux, — le Binghoel-Dagh en particulier. Aucun « père des eaux » ne jaillit de ce « mont aux mille sources », haut de plus de 3.500 mètres, et situé en plein cœur



Vallée arménienne du Kurdistan (Société de géographie).

sud-ouest-nord-est aux alentours de la mer Noire.

Est-il bien utile de donner ici les noms des différents systèmes montagneux qui se compénètrent mutuellement dans l'Arménie turque, ou bien, encore, d'énumérer les noms des sommets principaux de tant de chaînes ou de massifs? Mieux vaut dégager de l'étude de l'orographie arménienne quelques traits essentiels. Les voici :

a) Une faible diminution d'altitude se manifeste du N. au S., depuis le superbe massif de l'Ararat, qui culmine à 5.211 mètres, jusqu'au Taurus du

du plateau, un peu dans le sud d'Erzeroum; mais il en sort l'Araxe, l'Erask ou Arask des Arméniens, c'est-à-dire la maîtresse branche du Kour, et plusieurs affluents de ce fleuve, et nombre de moindres artères, des torrents qui contribuent chacun pour sa part à accroître l'importance des principaux cours d'eau formés à l'intérieur même de l'Arménie turque. Certains, parmi ces torrents, vont grossir l'Euphrate oriental ou Mourad-Tchaï, certains l'Euphrate occidental ou Kara-Sou. Il y a donc là un véritable château d'eau arménien, un centre très important de dispersion des précipitations atmosphériques.

C'est que, malgré l'interposition d'un écran montagneux aussi considérable que la chaîne Pontique, où les Alpes du Lazistan atteignent et dépassent 2.500 mètres, les plateaux arméniens et les cimes qui les dominent bénéficient des nuées humides venues de la mer Noire.

Les vapeurs, que poussent jusque-là les souffles pluvieux venus de l'Ouest, se condensent en masses neigeuses qui s'accumulent, pendant la longue et dure saison hivernale, sur les pentes des montagnes et descendent plus ou moins bas sur leurs flancs; elles fondent ensuite partiellement sous l'influence de l'ardent soleil



Arménienne (de l'Arménie russe).

d'un été succédant brusquement aux froids de l'hiver. Pas de printemps, ni d'automne, sur tout le plateau arménien; on n'y connaît que deux saisons: un été de quatre mois et un hiver de huit mois, très long et très rude, au cours duquel une épaisse couche de neige cristallisée, « aussi mobile que le sable le plus fin », recouvre uniformément toute la surface glacée des plateaux, dont les ravins des torrents, les toits de maigres hameaux ou de gros villages et les montagnes éblouissantes de glaces sous le soleil modifient seuls la fatigante monotonie.

Par ces neiges abondantes, sont périodiquement alimentés les différents châteaux d'eau de la contrée, en particulier le pays d'Erzeroum. Quel « lieu des sources » est plus important que celui-là, et d'où des fleuves puissants se dispersent-ils dans plus de directions différentes? C'est le Tchorkh ou Tchourok, tributaire de la mer Noire; c'est l'Aras, vassal du Kour, qui se jette dans la Caspienne; c'est, enfin, le Kara-Sou. Ce « fleuve noir » naît à peu de distance



Kurdes de la frontière de Perse.

aussi, dont les habitants ont surtout pâti des massacres prescrits par le gouvernement « jeune-turc » de Constantinople. Rien, donc, que de naturel à en donner ici un bref aperçu d'ensemble.

Au sud de la chaîne Pontique, dont les pentes septentrionales s'abaissent jusqu'à la mer Noire, l'Arménie turque englobe la majeure partie du pays drainé par le Tchorkh et par ses affluents, l'ultime cours supérieur de l'Araxe (russe dans la presque totalité de sa vallée) et surtout le double domaine des deux grands bras supérieurs ou, pour parler mieux, des deux têtes de l'Euphrate, ainsi que le bassin particulier du lac de Van. Gigantesque chaos montagneux, où s'enchevêtrent les unes dans les autres les

Tigre, qui dresse jusqu'à plus de 3.200 mètres ses pentes sauvages et tourmentées. Cette même diminution d'altitude est plus marquée d'E. en O., depuis le Massis ou « mont Sublime » (tel est le nom arménien de l'Ararat) jusque dans la partie du plateau où se rencontrent et s'entre-croisent les prolongements des arcs montagneux de la chaîne Pontique, de l'Anti-Taurus, de l'Elbrouz et du Kurdistan.

b) Les montagnes de l'Arménie turque, non plus que celles des autres parties du plateau, n'ont pas toutes la même origine; nombre d'entre elles sont d'anciens volcans. Tel est le cas pour l'Ararat et pour tant d'autres nobles sommets; pour le Tandourek ou Sounderlik, aux noms significatifs (le Ré-

de la capitale politique de l'Arménie turque, parmi les porphyres et les trachytes du Ghiaour-Dagh, ou « mont des Infidèles ». Il est déjà important par lui-même quand il creuse péniblement, du N. au S., son sillon à travers les montagnes qui tendent toujours à le rejeter vers l'O.; mais combien plus le devient-il après son mariage avec le Mourad-Tchaï, dont les sources ultimes sortent de l'Aghri-Dagh, cette longue projection occidentale du massif de l'Ararat! De cette union de deux torrents, dont le plus oriental n'a cessé de mugir au fond de gorges profondes ou de tunnels creusés dans la lave, résulte le « fleuve par excellence », le Phrat des Turcs et des Arabes, l'Ephrad des Arméniens, notre Euphrate. Mais ce n'est pas encore, bien entendu, le fleuve majestueux qui court en Mésopotamie. Ce produit de deux torrents demeure encore un torrent, tant qu'il court sur le plateau; il se fraye « héroïquement » son cours à travers l'Anti-Taurus, des défilés ou cañons duquel il n'arrive à s'échapper qu'après avoir franchi, en 150 kilomètres, un escalier de trois cents marches, c'est-à-dire de trois cents rapides. Alors, seulement, l'Euphrate s'échappe du plateau et commence à perdre son allure torrentielle; il demeure turc, comme il le fut toujours depuis les sources de ses branches mères, mais il a cessé d'être arménien.

Si profondément plonge-t-il au cours du plateau, l'Euphrate n'arrive pas à en drainer toutes les eaux. Par suite de son ancienne activité volcanique et de bouleversements de toute nature dont son instabilité sismique actuelle ne peut pas donner une idée, l'Arménie possède un certain nombre de bassins complètement fermés, dont les eaux aboutissent à des lacs sans écoulement. Comme le Goktcha russe, comme l'Ourmia persan, la « mer salée » sur les bords de laquelle s'élève Van est une de ces nappes, la plus profonde, sinon la plus étendue (3.700 kilomètres carrés contre 4.000 pour le lac d'Ourmia); seul de l'Arménie turque, son district ne participe pas à ce rôle de « lieu des sources », de distributeur des précipitations atmosphériques, qui apparaît au géographe comme la fonction essentielle du plateau arménien dans l'Asie antérieure.

Il est possible d'esquisser les grands traits de la géographie physique de l'Arménie; il l'est beaucoup moins de donner quelque idée de son peuplement. Sans doute, sait-on que là, comme dans le reste de l'« île montagne », nombreuses sont les nationalités juxtaposées ou intimement mêlées; on sait aussi que les Arméniens ou Haïkans y constituent une nationalité plus compacte qu'ailleurs sur les versants méridionaux de la vallée du Tchhorokh, dans les pays drainés par les branches mères de l'Euphrate, sur les bords du lac de Van. Mais que peut-on dire de plus? L'importance proportionnelle de la race arménienne et de la race dominatrice, c'est-à-dire des Turcs, celle des chrétiens et des musulmans, nous échappent complètement. Nous ignorons même le chiffre total de la population de l'Arménie turque, car les statistiques diffèrent singulièrement. Il faut donc se contenter de dire que l'Arménie turque est peu habitée (environ 2 millions d'âmes sur 150.000 kilomètres carrés), que la densité de sa population est faible dans l'ensemble (13 individus par kilomètre carré), mais qu'elle est encore bien plus faible, pour ne pas dire presque nulle, sur les plateaux déserts, pour devenir, par contre, beaucoup plus considérable dans les cantons fertiles et aux environs des agglomérations urbaines.

Celles-ci sont peu nombreuses. La place forte d'Erzeroum, qui est la capitale du pays, Van sur les bords de l'Aghri-Dzov ou « mer salée » des indigènes, la riantie Bitlis, Kharput-Mezré, Malatia, le centre militaire d'Erzindjian (ou Erzindjan), l'industrielle Baïbourt méritent seules une mention. Ce sont, en effet, les seuls groupements urbains vraiment connus de cette Arménie turque, sur laquelle, depuis le début de l'année 1916, s'étend chaque jour davantage la domination russe.

La conquête russe de l'Arménie turque. — Assez peu importantes ont été les opérations militaires pendant l'année qui a suivi l'entrée de la Turquie dans la grande guerre européenne, aux côtés de l'Allemagne et de l'Austro-Hongrie. Comme les autres puissances de l'Entente, la Russie, trompée par les assurances de neutralité qu'avait fournies la Sublime-Porte au mois d'août 1914, n'avait pas envisagé l'éventualité d'une lutte avec la Turquie;

bombardée par des navires de guerre de leur nationalité.

Malheureusement, ils ne se maintinrent pas longtemps dans les territoires qu'ils débütèrent par occuper dans l'angle nord-oriental de la contrée, au sud du Grand Ararat où se rejoignent les limites des trois empires ottoman, russe et persan, non plus que dans l'est d'Erzeroum; partout, force fut de reculer.

Dès la fin de novembre 1914, en effet, la Sublime-Porte commençait à concentrer des forces considérables à Trébizonde et sous Erzeroum, ainsi qu'au S.-O. de Batoum; elle mettait les places fortes en état de résister, enrayait les progrès des Russes et les refoulait jusque sur leur propre territoire.

S'ils sauvegardèrent l'intégrité de leur frontière la plus orientale, les Russes ne purent pas empêcher, par contre, les Turcs qui les avaient arrêtés devant Erzeroum (au col du Chameau) de les reconduire jusqu'en territoire caucasien, de marcher dans la direction de Kars avec le dessein de s'emparer du chemin de fer d'Erivan et de tourner le corps qui occupait Tabriz, Khoï et Ourmia; dans les trois premiers mois de 1915, ils occupèrent un instant Tabriz en territoire persan et, du côté de la mer Noire, s'emparèrent d'Olty, ainsi que, sur les rives de l'Arkhave, de positions qu'ils organisèrent puissamment. C'est donc par un échec que se sont très vite terminées les premières entreprises des Russes en territoire arménien.

Il en a été autrement des opérations préparées et dirigées par le grand-duc Nicolas, vice-roi du Caucase, pendant

l'hiver 1915-1916. On peut dire que ces opérations ont été conçues d'une manière absolument autre que celles de l'hiver précédent. Alors, avec des effectifs peu nombreux, les Russes s'efforçaient surtout d'éparpiller les troupes turques sur tout leur front; maintenant, au contraire, opérèrent des forces considérables, appuyées par d'importantes réserves chargées d'organiser immédiatement, derrière les assaillants, la défense des pays conquis. A cette différence de tactique s'ajoute, pour expliquer les succès des Russes, cet autre fait que l'offensive « foudroyante » résolue par l'archiduc Nicolas commença au moment où les Turcs ne s'y attendaient nullement; de là des succès qui découragèrent l'ennemi et l'amènèrent bientôt à une véritable fuite; de là, aussi, la capture d'un gros butin.

L'offensive russe fut conduite simultanément de trois côtés: 1° par la vallée du Tchhorokh contre les Turcs qui avaient, depuis le début de la guerre, occupé Olty et qui s'étaient établis dans une position formidable; 2° par la vallée de l'Araxe contre Erzeroum; 3° par la vallée du Mourad Tchaï contre l'aile droite de l'armée ottomane, maîtresse des voies d'accès vers la Mésopotamie. Elles furent menées avec une égale énergie, mais avec un succès différent. En effet, l'aile droite des Russes ne put avancer que lentement dans un pays hérissé d'obstacles naturels, dont l'adversaire avait encore accru la puissance défensive. Au contraire, l'aile gauche parvint très vite à s'avancer victorieusement depuis la frontière de la Transcaucasie, d'abord jusqu'au cours du Mourad Tchaï et jusqu'à Mélaschkert, puis jusqu'à Khiniskalé (27 janvier) et aux sources de l'Araxe; elle coupa ainsi de celles d'Erzeroum les forces turques réunies dans les environs de Billis et de Mouch. Le centre russe, enfin, porta au secours de la défense d'Erzeroum des coups répétés, dont le couronnement fut la prise d'Erzeroum par les Russes, le 16 février, après les victoires d'Hassan-Kalé et de Passine.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les succès du grand-duc Nicolas. L'aile gauche de son armée poursuivit jusqu'à Mouch et à Bitlis les forces ottomanes qui lui étaient opposées et les rejeta au sud du plateau arménien proprement dit, dans la direction de Diarbékir. Cependant, l'aile droite immobilisait sur les bords du Tchhorokh et de l'Arkhave les troupes qui lui étaient opposées et les contraignait peu à peu



Groupe de Kurdes.

elle ne put donc pas songer, au cours de l'hiver 1914-1915, à entreprendre des opérations considérables dans les pays situés au S. de la Caucase. Cependant, de même qu'il avait envoyé, dès le mois de septembre 1914, quelques détachements dans le nord de l'Azerbeïdjan persan, autour du lac d'Ourmia, de même, aussi, le tsar envoya, sans tarder, des troupes

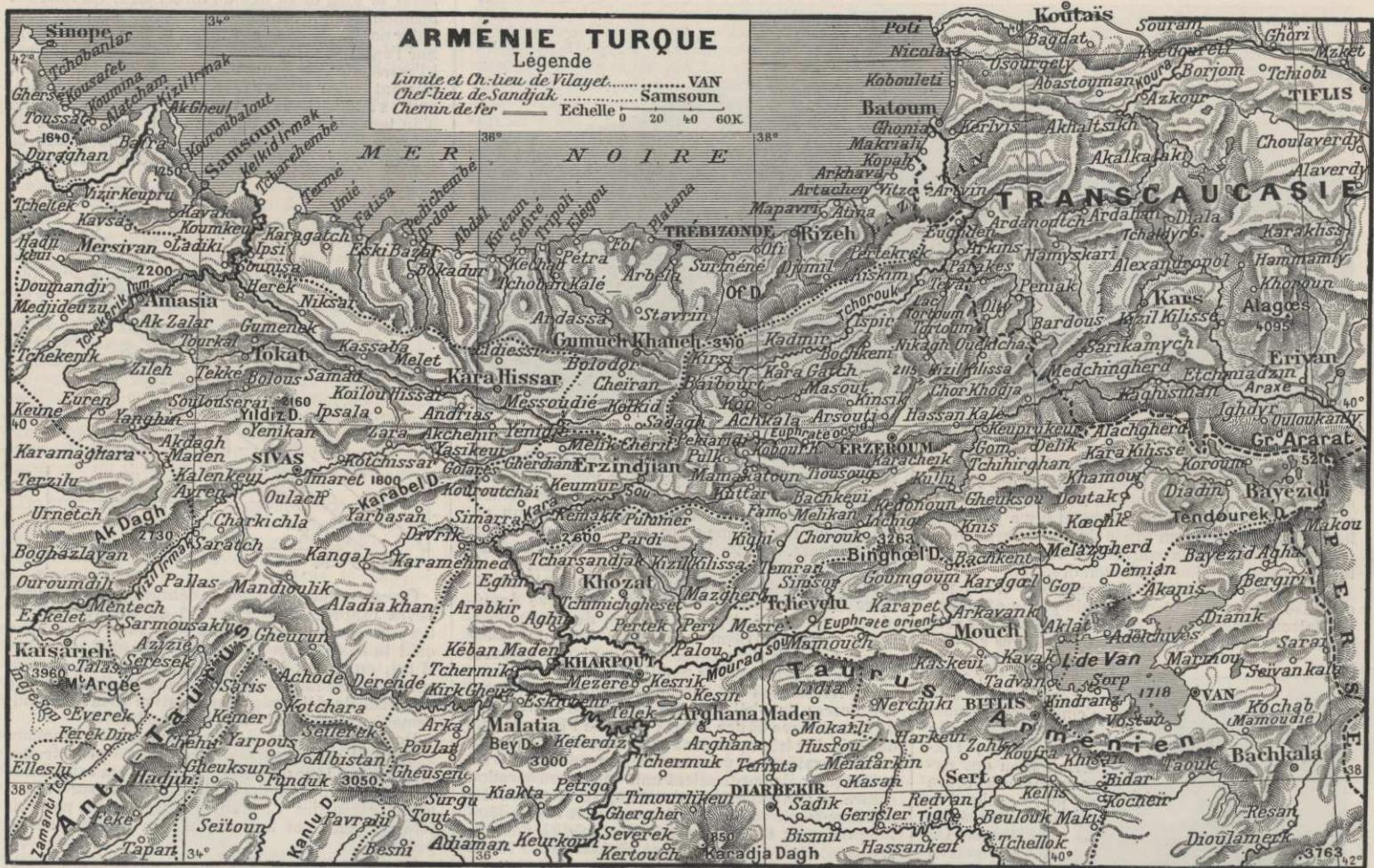


Vieil Arménien.



Kurde de Kharput.

dans les territoires ottomans qui confinent à ses Etats d'Asie. Par plusieurs points du Caucase, les Russes franchirent, dès les premiers jours de novembre 1914, les frontières de l'Empire ottoman et pénétrèrent en territoire arménien. Très vite, ils s'étendirent au delà du Tchhorokh, s'avancèrent dans la direction d'Erzeroum en dispersant les Kurdes jusqu'à Keupri-Keuri et Dévé-Boyoun et marchèrent sur Van, tandis que Trébizonde était



à reculer dans l'Ouest. Quant au centre russe, il poursuivait l'épée dans les reins, sur la chaussée qui conduit à Trébizonde, une partie de la garnison d'Erzeroum, et la bousculait à Baïbourt. Toutefois, obligé, comme il l'était, de contenir les forces ottomanes demeurées dans la région d'Erzindjan, le centre de l'armée assaillante ne pouvait guère contribuer efficacement à la prise de Trébizonde; aussi d'autres forces russes furent-elles débarquées dans l'est de ce port de la mer Noire, puis, d'Altina, longèrent les rivages dans la direction de la ville. Une heureuse coopération de la flotte impériale facilita les progrès des Russes, qui s'emparèrent finalement de Trébizonde, à la date du 18 avril 1916.

Ainsi a-t-elle, non pas absolument achevée, mais poussée très loin la conquête de l'Arménie. De ce pays totalement dépourvu de voies ferrées et sillonné par de très rares voies carrossables, où, par conséquent, il est impossible d'amener de puissants renforts, les Turcs ne possèdent plus que les parties occidentales, derrière Baïbourt, autour d'Erzindjan et dans l'ouest de l'Euphrate; chaque jour, les Russes réalisent de nouveaux progrès dans ces territoires.

Les massacres de 1915-1916. — Malheureusement pour les Arméniens, les Russes sont arrivés trop tard; ils n'ont pas pu empêcher les Turcs de poursuivre contre ces infortunés une œuvre de destruction systématique, dont les massacres de 1894-1895 et de 1909 ne permettaient pas de prévoir l'étendue. Si, en effet, on a vu se reproduire, en 1915, les terribles scènes coutumières de carnage, de pillage et d'orgie, d'autres sont venues s'y ajouter; jamais encore, d'autre part, les Turcs ne s'étaient ouvertement attaqués à l'ensemble même de la race arménienne et n'en avaient franchement entrepris le complet anéantissement.

Sans doute l'avaient-ils rêvé. « Nous résoudrons la question arménienne en supprimant les Arméniens », avait dit naguère Saïd-pacha. Mais, ce que n'avait pas fait le « Sultan Rouge » Abd-ul-Hamid, pouvait-on penser que les « Jeunes-Turcs » l'exécuteraient? La révolution de 1908 ne semblait-elle pas avoir noué, entre les membres du comité « Union et Progrès » et ceux des comités arméniens qui réclamaient une situation meilleure pour les Haïkans, des liens d'entente, sinon d'amitié, et le programme du gouvernement jeune-turc n'était-il pas : « Liberté politique, égalité des races et des religions » par tout l'empire ottoman, sans aucune restriction?

Mais il y a loin de la rédaction d'un programme à sa réalisation. Dès 1909, les massacres d'Adana en fournirent la preuve.

« Les Turcs (a-t-on écrit très justement) haïssent les Arméniens pour leur religion, pour leur supériorité intellectuelle et leur aptitude à une culture plus affinée, pour leur habileté au négoce et aux métiers lucratifs ». Ce sont là d'insurmontables obstacles à une véritable entente entre la race dominante et la race assujettie. Pendant longtemps, toutefois, celle-ci fut tolérée, tant que l'Europe ne s'y intéressa pas manifestement; mais, au lendemain du jour où, à l'instigation même de la Turquie, les Arméniens réclamèrent pour eux-mêmes une autonomie politique sous la souveraineté ottomane (novembre 1877), toutes les puissances européennes assumèrent le contrôle des réformes promises par la Sublime-Porte (traité de Berlin du 10 juillet 1878). Dès lors, on trouva gênant le seul survivant de tous les peuples qui occupaient l'Anatolie avant la conquête ottomane, et on conçut le projet de se débarrasser de lui, comme on s'était débarrassé des autres; en effet, une fois les Arméniens détruits, l'Europe n'aurait plus (pensait-on) de prétextes pour intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie. Le plan d'ensemble d'extermination de la nation arménienne fut donc conçu, puis préparé au temps d'Abdul-Hamid.

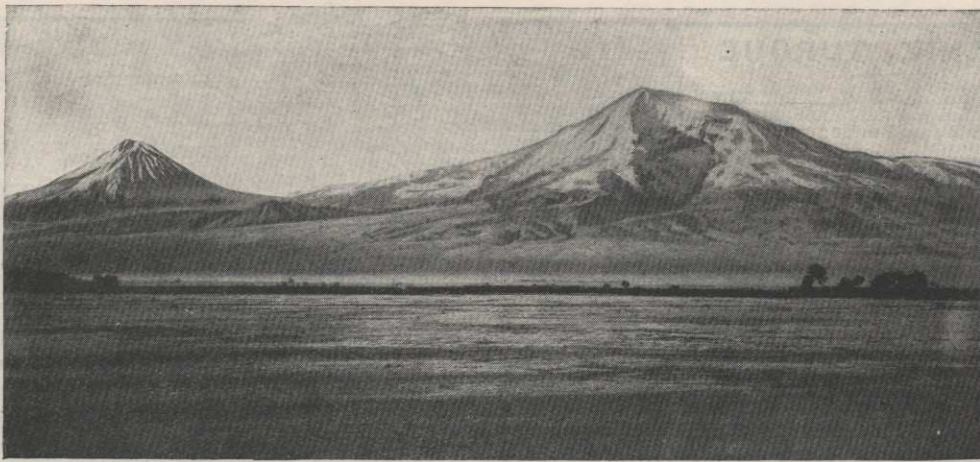
Il fut même partiellement exécuté sous le règne de ce sultan, sur les ordres partis d'Ildiz-Kiosk. Mais il le fut avec tant de précipitation et de maladresse que le but poursuivi ne fut pas atteint, en dépit de la mort d'au moins 100.000 Arméniens, de l'islamisation forcée de 100.000 autres et de la destruction de milliers de villages (1894-1896). Un peu plus tard, au lendemain même de la déposition d'Abdul-Hamid, les massacres d'Adana de Cilicie en 1909, l'anéantissement de villes entières et l'assassinat de 25.000 Arméniens marquèrent une seconde tentative de destruction partielle de la race haïkane. Déjà, en dépit des accords passés entre Jeunes-Turcs et Arméniens, les premiers reprenaient la politique d'Abdul-Hamid; ils la continuèrent résolument pendant la guerre balkanique de 1912-1913, à la suite de la réconciliation des Arméniens avec la Russie, de la visite rendue par le chef de l'Eglise arménienne, par le Catholico d'Echmiadzin, au tsar Nicolas II (été de 1912). Alors, sans les diplomates anglais, français et russes, la persécution, latente et sporadique, aurait été très vite généralisée et officiellement ordonnée.

Dans les mois qui suivirent le traité de Bucarest de 1913, les Jeunes-Turcs parurent adopter une autre politique et même accepter le principe de certaines réformes administratives et d'un contrôle des puissances conforme aux aspirations de nombreux

Haïkans (accord du 8 février 1914). Mais l'écllosion de la grande guerre européenne permit, tôt après, au gouvernement de Constantinople d'en revenir à un programme qu'il n'avait pas abandonné sans esprit de retour et, dès le printemps de 1915, l'œuvre d'extermination commença.

Tandis qu'on désarmait les Arméniens, on armait les musulmans, dont on excitait en même temps le fanatisme religieux; on abolissait les *Capitulations*; on arrêtait les personnalités marquantes. Puis c'étaient les tueries et les « pilleries », et les excès de toute nature et, enfin, le 20 mai-2 juin 1915, l'ordre du comité jeune-turc et d'Enver-pacha déportait toute la population arménienne. « Et la déportation, c'était l'extermination en trois actes successifs: le massacre, la caravane et le désert ».

Ce n'est pas ici le lieu d'en raconter les affreux détails; on ne saurait le faire aujourd'hui encore que très imparfaitement, et on n'en saurait pas non plus localiser exactement bien des traits, la plupart des rapports publiés jusqu'ici étant, de façon systématique, demeurés dans une imprécision qui se comprend aisément. Du moins, peut-on dire que les Arméniens mobilisés ont été assassinés par leurs compagnons d'armes, que la plupart des adultes et des jeunes gens n'existent plus, que des femmes, des vieillards et des enfants ont été massacrés; d'autres ont été obligés d'embrasser la religion de Mahomet, d'autres enfermés dans des harems ou des orphelinats musulmans et d'autres encore déportés dans de « nouveaux lieux de résidence », c'est-à-dire, en fait, dans les déserts situés à l'ouest de la Mésopotamie, où ils ont péri de faim, de misère et des fièvres. De tous les récits publiés, des Allemands comme des Danois et des Américains, se dégage une double conclusion: les massacres ont été régulièrement et systématiquement organisés, et ils l'ont été avec la connivence et même sur l'initiative de la Sublime-Porte. Ce n'est pas (a-t-on pu écrire avec vérité) une population qui se jette sur une autre, dans une crise d'anarchie sauvage. Non; l'opération s'annonce par un ordre du gouvernement affiché dans les villages; les instructions arrivent de Constantinople aux fonctionnaires de rang élevé et, par eux, aux exécutants et aux exécuteurs... Tout se passe avec un ordre effroyable. On ne tue pas dans les villes pour éviter l'infection, les caravanes sont réunies au jour et à l'heure prescrits; les Kurdes et les brigands sont prévenus et se trouvent au rendez-vous donné par les gendarmes qui rabattent le gibier. Des commissions s'occupent de recenser tout le butin fait par l'Etat turc dans les maisons arméniennes; on jette à la foule rapace les menus objets;



Le Grand et le Petit Ararat (Société de géographie).

tout ce qui a une réelle valeur est mis de côté pour être vendu; on paye d'abord les dettes des Arméniens pour qu'aucun musulman ne puisse être lésé, puis l'Etat s'enrichira du reste. Il n'y a pas à s'y tromper: la destruction totale du peuple arménien, par la mort ou par la conversion forcée à l'islam, tel est le but que l'on veut atteindre.

Les Jeunes-Turcs de Constantinople n'ont pas organisé le massacre dans la seule partie ottomane du plateau arménien; ils ont fait de même dans les parties des vilayets arméniens extérieures au plateau et en Cilicie, et partout où il y a des Arméniens dans l'empire, en Turquie d'Europe comme en Turquie d'Asie, « l'extermination des Arméniens est à l'ordre du jour », selon l'énergique expression de J. de Morgan. On sait, en effet, qu'il en est des Arméniens comme des juifs; les uns et les autres ne vivent pas seulement dans leur pays d'origine, mais ils constituent encore des colonies plus ou moins importantes dans les différentes parties de l'Empire ottoman (où peut-être sont-ils un million) et même, en dehors de l'Empire, dans les différentes parties du globe. Si elle ne peut rien en dehors des frontières de sa domination, la Sublime-Porte peut tout, au contraire, à l'intérieur de l'Empire; elle l'a bien prouvé, hélas! Tandis que les Arméniens du plateau échappés aux premiers massacres étaient déportés



Dame kurde.

de leur patrie et envoyés dans le Sud, dans des territoires qu'ils devaient coloniser sans ressources, sans instruments, sans aides, sans hommes valides, la population de la Petite Arménie (ou Cilicie) était exilée dans la province d'Alep ou à Damas. A Trébizonde, il ne resterait plus un seul Arménien, et il en serait de même dans les autres ports de la mer Noire: à Kérasonde, à Samsoun. De Samsoun à Segher et Diarbékir, les Arméniens qui ont embrassé l'islamisme survivent seuls aujourd'hui; jusque sur les rivages occidentaux de l'Anatolie, dans le district d'Ismid et dans la province de Brousse, jusque dans la banlieue de Constantinople et à Constantinople même, on a implacablement procédé à la déportation des Arméniens. Combien, parmi ces infortunés, ont succombé! Au début de janvier 1916, des rapports dignes de foi, venus d'Alep, signalaient la présence de 492.000 déportés arméniens dans les régions de Mossoul, Dair-el-Zor, Alep et Damas. Des femmes, des enfants, des hommes âgés ou des vieillards, voilà surtout ce qui constituait cette masse de déportés, qui manquaient de nourriture et de tout ce qui est nécessaire à la vie; sans médecins et sans remèdes, ils étaient en proie aux maladies, qui faisaient dans leurs rangs les plus cruels ravages.... Certes, il convient de se défendre contre toute exagération; mais on restera sans doute au-dessous de la

vérité en évaluant à plusieurs centaines de mille, peut-être à 500.000 ou 600.000, peut-être même à 800.000 — d'aucuns vont jusqu'à un million — le nombre des Arméniens qui ont succombé depuis un an, d'une manière ou d'une autre, sous les coups de leurs persécuteurs. C'est « la page la plus noire de l'histoire moderne », et les Turcs ne peuvent pas la désavouer. Tout récemment, le ministre de l'intérieur devait reconnaître qu'environ 800.000 Arméniens avaient été déportés et que, de ces malheureux, 300.000 environ avaient été tués, ou étaient morts pour d'autres causes résultant des mesures récemment prises par la Sublime-Porte!

Les Arméniens étaient nos ennemis, expliquent les Turcs; ils obéissaient à un mot d'ordre venu de l'Angleterre et des autres pays de l'Entente; ils désiraient le triomphe des adversaires de la Turquie, et ils travaillaient pour ces mêmes adversaires de la Turquie; ils ourdissaient une vaste conspiration contre le gouvernement de l'Empire ottoman. La Sublime-Porte se trouvait donc dans le cas de légitime défense; elle a simplement procédé à une répression sévère, mais juste et nécessaire... Piètres excuses, en vérité, que démentent la présence de nombreux Arméniens dans les armées ottomanes (ils n'y sont plus aujourd'hui, et pour cause) et les précautions prises pour tenir secrets les massacres, et les dénégations opposées officiellement aux premiers récits de ces mêmes massacres. En réalité, les Jeunes-Turcs de Constantinople se sont, en procédant à la suppression des Arméniens, inspirés des traditions de leur propre race et des théories de leurs alliés, les Allemands. Ceux-ci n'ont-ils pas parlé de déporter en masse les populations des pays qu'ils se proposaient d'annexer et d'y substituer des colons allemands? Quoi d'étonnant à ce que le docteur Nazim, un des membres influents du comité « Union et Progrès », ait fait sienne une telle idée et ait voulu l'appliquer à l'Arménie? Il serait sans doute exagéré de rendre les Allemands immédiatement responsables des massacres, comme aussi de les faire solidaires des organisateurs de ces massacres; mais il est légitime de voir dans ces mêmes massacres la déformation et l'application ultime de théories allemandes. Il est également légitime de reconnaître que le gouvernement impérial allemand eût pu s'interposer, très vite, sinon dès le premier jour, entre la Sublime-Porte et les Arméniens, et qu'il n'a eu garde de le faire. — HENRI FROIDEVAUX.

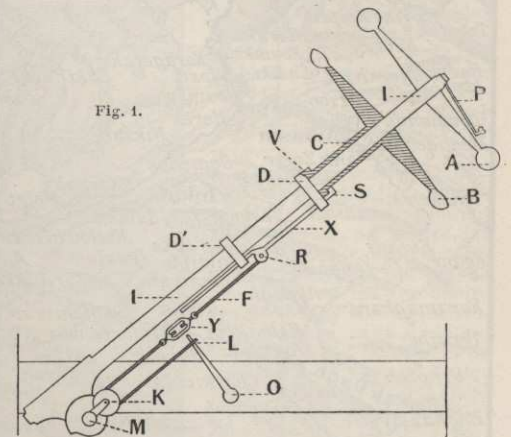
Automobiles (DISPOSITIFS PERMETTANT AUX MUTILÉS DES MEMBRES INFÉRIEURS DE CONDUIRE LES). — L'activité des inventeurs, qui s'est manifestée si utilement depuis la guerre en faveur des blessés, ne s'est pas limitée à la création de membres artificiels plus perfectionnés ou d'instruments divers susceptibles de faciliter les gestes nécessaires de la vie journalière; des recherches ont également eu pour objet de modifier les commandes des machines existantes de manière qu'elles puissent être manœuvrées par les mutilés, ce qui leur permettra d'exercer certaines professions, que leurs infirmités semblaient à priori devoir leur interdire.

Parmi ces inventions, une des plus ingénieuses se remarque dans le dispositif permettant aux blessés ou amputés des membres inférieurs de conduire une voiture automobile.

On sait que, dans les automobiles, on fait généralement usage de deux pédales au moins: l'une servant au débrayage, l'autre actionnant le frein sur le mécanisme. L'inventeur remplace la manœuvre ordinaire au pied du débrayage par une manœuvre à la main et la commande au pied du frein par une commande à l'aide de la pression du dos.

La figure 1 représente le dispositif imaginé pour le débrayage à la main. Au-dessous du volant de direction A muni de l'accélérateur P, est disposé un second volant B, monté sur un tube C, qui peut cou-

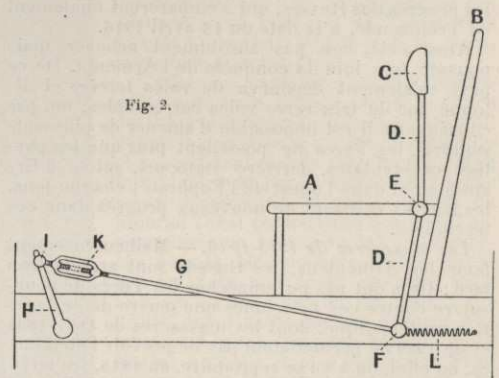
lisser le long de la tige de direction I. Ce tube est terminé par un épaulement circulaire V, qui peut buter contre un collier D, fixé à la tige de direction. Sur l'épaulement vient porter un crochet S, disposé à l'extrémité supérieure d'une tige X à section carrée, glissant entre les colliers D et D' et à laquelle, en R, s'attache un câble F, qui est réglable au moyen d'un tendeur Y et s'articule en L à la pédale de débrayage O, après avoir passé sur une poulie de renvoi à gorge K, fixée en M à la boîte de direction.



On comprend que, pour le débrayage, le chauffeur devra rapprocher le volant B du volant A; l'embrayage, au contraire, aura lieu aussi doucement qu'il le désirera en laissant le volant B s'écarter. Il est, en outre, à remarquer que ces manœuvres pourront être faites sans lâcher la direction, puisque le volant de débrayage peut suivre tous les mouvements rotatifs du volant de direction.

Pour obtenir plus de douceur dans le fonctionnement, il pourra être avantageux de prévoir des dispositifs à billes pour le glissement du tube C sur la tige I et le frottement du crochet S sur l'épaulement circulaire V. D'autre part, le câble pourrait être remplacé par une articulation agissant sur la pédale.

La figure 2 représente le dispositif imaginé pour le freinage à l'aide de la pression du dos; ce système met ainsi très judicieusement à profit le mouvement instinctif de recul de l'individu en face d'un obstacle. Le siège A du chauffeur comporte un dossier ordinaire fixe B et un dossier mobile C, terminant un levier D, qui peut osciller autour d'un axe E; une barre G, réglable à l'aide d'un tendeur K, s'articule d'une part en F avec l'extrémité inférieure du levier et, d'autre part, en I, avec la pédale de frein H. Enfin, un ressort antagoniste L peut faire revenir le dossier C dans une position écartée par rapport au dossier B et est assez fort pour permettre au chauffeur de s'appuyer suffisamment à



son aise sans faire fonctionner le frein. Lorsqu'il voudra l'actionner, il devra s'arc-bouter sur le dossier C, ses mains trouvant d'ailleurs un point d'appui sur le volant, et la manœuvre pourra être aussi brusque ou aussi graduelle qu'il le voudra. Il est à remarquer que, pour plus de commodité, on pourrait faire passer la barre G au-dessous du plancher de la voiture, en renversant la pédale H.

A l'expérience, les deux dispositifs très simples ci-dessus décrits, montés sur une voiturette légère et sur une voiture de 16 chevaux, ont donné d'excellents résultats. La manœuvre est commode et n'impose pas au conducteur des efforts trop soutenus, de nature à le fatiguer à l'excès. De plus, ces nouvelles commandes sont de surveillance et d'entretien faciles, et elles peuvent être adaptées sans difficulté sur n'importe quel type de voiture. Dans beaucoup de cas où le chauffeur disposera encore d'une jambe valide, il pourra suffire de n'installer que le dispositif de débrayage à la main.

